

# **Bachelard, Kuhn et Starobinski :**

## **Note sur une épistémologie *masquée***

**Jérôme Englebert**

« *La transparence est son masque* »

Tewfik El-Hakim, *Schéhérazade*,  
cité par Sami-Ali, 1980, p. 7.

### **1. Introduction : Rorschach et Masque interprétant le monde**

Ce court texte cherche à rencontrer un objectif *formel* : celui de susciter la découverte, ou la reprise, des trois discours portés sur le Rorschach par le trio convoqué dans notre titre. Roland Kuhn et sa *Phénoménologie du Masque*, Gaston Bachelard et la préface qu'il signe pour l'édition française de cette première, ainsi que Jean Starobinski et *L'imagination projective* : trois textes liés entre eux de façon assumée et explicite, et qui, nous allons tâcher de le démontrer, s'occupent foncièrement de tisser une épistémologie qui, plus qu'adressée au Rorschach, se révèle essentielle à la compréhension de l'existence humaine. L'épreuve des formes serait en mesure de participer à l'approfondissement de la connaissance de la psychologie. En effet, le Rorschach n'est pas qu'un test voué à être interprété ; il est aussi, à travers les réponses qu'on lui donne, un outil qui interprète notre monde. Selon ce renversement de situation, il ne suffit pas de dire du Rorschach, d'un protocole, ce qu'il recèle ; l'épreuve nous informe également à propos du fonctionnement de la psychologie<sup>1</sup>. « Démasquer » cette théorie de la connaissance que construit ce trio d'auteurs est notre objectif de *fond*.

La première référence, *Phénoménologie du Masque* dont le sous-titre est *À travers le test de Rorschach*, est un texte d'une grande originalité – un essai unique en son genre –

---

<sup>1</sup> Nous pensons qu'il en est exactement de même concernant l'œuvre d'art. Il serait, selon nous, bien présomptueux de la part du psychologue de penser qu'il lui revient d'interpréter l'expérience esthétique ; à l'inverse, nous pensons que c'est l'art qui nous montre, nous enseigne ce qu'est la psychologie. D'un certain point de vue, c'est l'œuvre qui interprète l'humain.

qui se donne pour objectif de réaliser une étude psychologique approfondie du masque à travers les réponses données par plusieurs des patients du Dr Kuhn. Précisons-le d'emblée, et cela aura son incidence sur l'épistémologie masquée que nous souhaitons mettre en lumière, l'objectif de son ouvrage est de réaliser, comme le titre l'indique clairement, une étude sur le masque et non pas sur le test de Rorschach. Le test des taches y est utilisé comme une méthode bien plus que comme l'objet véritable de l'étude.

Bachelard, sa fantastique écriture poétique associée à la rare rigueur systématique caractérisant l'ensemble de son œuvre, pose un regard que celui qui connaît un tant soit peu l'œuvre du philosophe ne peut qu'attendre avec impatience sur un tel sujet. L'on peut se dire que la *matière* des taches d'encre devait, tôt ou tard, finir par tomber dans l'escarcelle bachelardienne et être confrontée à sa phénoménologie, dont on sait les subtiles particularités. La préface que signe le philosophe, outre le fait d'être pertinente et « remarquable » (Starobinski, 1970, p. 290), prend véritablement une place dans le volume de l'édition française. Comme si cette préface était un chapitre, non pas que Kuhn aurait oublié d'écrire, mais qui plutôt prendrait à sa charge un pan que le psychiatre choisit de ne pas aborder, ou plutôt de se contenter d'évoquer (comme nous le verrons, lors de la discussion à la fin de son livre).

Starobinski, intellectuel critique et savant polymorphe, n'est pas en reste dans cette configuration triangulaire. Son texte, probablement le moins connu des trois pour les spécialistes du test de Rorschach – cela dit, l'un des trois est-il d'ailleurs jamais cité ? –, propose un regard détaché et malicieux sur l'épreuve des taches. L'auteur y assume une réflexion sciemment épistémologique, celle d'un savant rigoureux qui semble se demander *comment cela peut-il bien fonctionner ?* Dans les cinq dernières pages de *L'imagination projective*, il consacre également une importante part à l'étude du Masque de Kuhn. Il faut d'ailleurs préciser que son essai publié en 1970 est une reprise de l'étude, au titre évocateur, *Des taches et des masques*, publiée en 1958, c'est-à-dire l'année suivant l'édition française du livre de Kuhn. Enfin, soulignons que l'opacité, la dissimulation et l'artifice sont des thèmes majeurs de l'œuvre de Starobinski – citons par exemple *Stendhal pseudonyme* (1961), l'un de ses écrits les plus fulgurants.

\*\*\*

L'argument du livre central de Kuhn est de discuter de masques. Et ce serait dans les dernières lignes de son ouvrage que se concentrent l'essence de son propos, la synthèse de ce que son étude aura,  *finalement*, apporté. Il « commence » la fin de son livre en précisant ce que cet essai n'aura pas été en mesure de produire – ou peut-être fait-il le constat que certaines révélations n'étaient pas à faire, impossibles, inintéressantes. Il formule d'abord : « Nous ne pouvons rien fournir au praticien qui lui soit mathématiquement utilisable » (Kuhn, 1957, p. 157). Le premier type de « donnée impossible » est clairement identifiable, son étude du masque ne peut relever du chiffre. Mais Kuhn va plus loin dans son rapport de carence :

« Une définition suivant la formule : "les interprétations de masques sont ..." nous n'en avons pas trouvé parce que sans doute, elle ne peut exister »  
(*Ibid.* pp. 157-158).

Pourtant, ce constat ne peut être associé à un aveu d'impuissance généralisée, ni à un échec méthodologique. En effet, l'auteur nous précisait plus tôt, après ses nombreuses analyses cliniques, lorsqu'il initiait sa synthèse, que si « bien des faits restent en suspens et [qu'] il est difficile de se faire une idée d'ensemble » (*Ibid.* p. 135), « [...] nous pouvons dire que nous sommes allés plus loin que nous ne l'avions espéré au début devant le chaos qui nous était apparu à un premier examen du matériel » (*Ibid.*). Dès lors, de quelle nature est cet apport ?

Notre propos ne sera pas de discuter de l'impressionnant matériel clinique présenté par Kuhn, qui justifie à lui seul la lecture de son livre. Rappelons que sa recherche repose sur une sélection, parmi plus de deux mille protocoles, de trente et un qui révèlent l'aperception d'un masque. La grande rigueur de l'analyse proposée et la qualité des liens établis avec l'histoire de vie du sujet et la psychopathologie sont des modèles du genre. Cependant, ce ne sera pas de ces matières que nous discuterons. Le propos que nous analyserons traitera plutôt de « l'existence en tant que forme masquée » (*Ibid.* p.

136) ; c'est, en outre, précisément sur ce point que se sont arrêtés ses deux commentateurs, Bachelard et Starobinski. Il s'agit bien des élaborations faites par le sujet à travers les formes perçues dans les taches de Rorschach, mais le livre conclut bien sur la « psychologie de l'homme masqué et déguisé [...], la signification de la mascarade » (*Ibid.* p. 146). Cette signification n'est pas celle qui, traquée dans les réponses « masque » à l'épreuve, fournirait à l'analyste des clés de déchiffrement de la psychologie du sujet percevant un masque à travers les taches. La signification à découvrir est celle, elle-même dissimulée, de l'homme substituant sa face par une autre, artificielle : « visage essentiellement artificiel » (Bachelard, 1957, p. 7) qui justifie « l'importance d'une phénoménologie de l'artificiel » (*Ibid.* p. 10). Les lectures de Kuhn et de ses deux commentateurs permettent de mieux comprendre la psychologie du *sujet-portant-le masque* et celle du *sujet-percevant-le-masque*.

## 2. La temporalité du masque : rupture et discontinuité

Le masque est d'abord relié au sujet lui-même – le « porteur » – et, selon Kuhn, cet état présente surtout une fonction temporelle particulière. Il s'agit de « l'instant où cesse la continuité » (*Ibid.* p. 147) lors duquel naît un nouveau décours existentiel :

« Le masque offre une possibilité d'immobiliser ce moment, de lui conférer une certaine durée. Il constitue un point d'intersection entre deux époques ou deux modes d'existence, puisqu'il supprime l'identité antérieure tout en la conservant secrètement et en provoquant une coupure dans l'unité du sujet » (*Ibid.*).

L'existence masquée « brise avec la tradition » (*Ibid.*)<sup>2</sup>. Le masque rompt avec le passé, il suspend l'existence dans l'imaginaire ; une sorte de temporalité magique<sup>3</sup> où règne

---

<sup>2</sup> Kuhn propose d'ailleurs une « psychologie de la puberté » (*Ibid.* p. 148) qui fournit des perspectives très intéressantes pour l'étude de l'adolescence à travers les rapports à l'identité en changement et les modifications/évolutions identitaires et corporelles propres à cette époque (notamment celles liées au visage).

<sup>3</sup> « Les interprétations de masquerappellent par conséquent certains caractères primitifs de l'existence humaine d'un monde magique mythique dans lequel [...] ce n'était pas l'immortalité mais plutôt la mort

l'incertain, grâce à la dissimulation des certitudes énoncées par le visage. Par ailleurs, Starobinski précise que l'artifice ne laisse pas de choix : « Le masque est un effroi fascinant, que le sujet refuse et craint, mais auquel il ne peut se soustraire » (Starobinski, 1970, p. 290). Il n'y a pas d'alternative, pas d'autre issue possible que de se confronter à l'existence masquée lorsqu'elle se présente. Si le masque annonce une rupture à laquelle on ne peut se soustraire, c'est sur la dimension « inchoative » du masque que tant Bachelard (p. 8) que Starobinski (p. 290) insistent. Cette tendance à indiquer le commencement d'une action, la modification d'état est donc plus qu'une rupture, elle annonce le changement :

« Le masque nous aide à *affronter l'avenir*. Il est toujours plus offensif que défensif. Défensif, il est une représentation de notre être méfiant. Ludwig Binswanger écrit cette dense formule : "La méfiance se nourrit de passé". Au contraire, dit Roland Kuhn, "le masque rompt avec le passé". Si l'on force un peu les rapports de la figure au visage, si l'on *intègre* le masque, il semble que le masque puisse être une décision d'une nouvelle vie. Il liquiderait d'un trait l'être qui se cache. Il serait un motif d'affirmer une seconde vie, une renaissance. Qu'on retourne le problème de toutes les manières, il faut toujours en arriver à la même conclusion : le masque est un outil d'agression ; et toute agression est une prise sur l'avenir » (Bachelard, 1957, p. 10).

La fonction temporelle du masque est donc plus profonde qu'il n'y paraît. En effet, « comment ne pas noter la puissance de renouveau quand on croit pouvoir aborder l'avenir avec un nouveau visage ? » (*Ibid.* p. 11). Voit le jour une équation cachée :

« Le masque est la volonté d'avoir un avenir nouveau, une volonté non seulement de commander à son propre visage, mais de réformer son visage, d'avoir *désormais* un nouveau visage [...]. Tout visage – et conséquemment tous les masques virtuels interprétés – enregistre le temps d'une manière spécifique » (*Ibid.*).

---

qui demandait à être démontrée » (*Ibid.* p. 149). Bachelard estime, dès lors, que « toute une magie du masque devrait alors être étudiée » (Bachelard, 1957, p. 7).

Le masque est un *nouveau visage*, il est le visage du travesti, du dissimulateur, et celui-ci présente avantages et inconvénients psychiques. En effet, « retranché derrière son masque, l'être masqué est à l'abri de l'indiscrétion du psychologue » (*Ibid.* p. 7). Le masque est « la sécurité d'un visage qui se ferme » (*Ibid.*). Mais cette « sécurité » est bien partielle car, nous allons le voir, elle procède d'une psychologie qui n'est que superficielle, illusoire sur le long terme – lorsqu'est dépassé l'instant. On pourrait – nous ne ferons ici que l'esquisser – faire une analogie entre l'existence masquée et les conduites de mauvaise foi telles que Sartre (1943)<sup>4</sup> les entend :

« Si l'être masqué peut rentrer dans la vie, s'il veut prendre la vie de son propre masque, il s'accorde aisément la maîtrise de la mystification. Il finit par croire qu'autrui prend son masque pour un visage. Il croit simuler activement après s'être dissimulé facilement » (Bachelard, 1957, p. 7).

Nous sommes bien ici dans une conduite de mauvaise foi. Il s'agit d'un mensonge fait à soi-même de la plus belle eau (l'eau nous rappelant, soit dit en passant, cette autre expérience du *nouveau visage* vécue par Narcisse). Nous pourrions d'ailleurs nous demander si nous ne sommes pas ici aux prises avec l'énonciation du principe même – le paradigme – de la mauvaise foi, en cela qu'il touche au visage, manifestation la plus profonde<sup>5</sup> de notre identité. Un risque reconnu du masque est donc d'y adhérer, d'oublier la supercherie qui le fonde et, dès lors, d'énoncer une nouvelle psychologie illusoire et vacillante :

« Ainsi le masque est une synthèse naïve de deux contraires très proches : la dissimulation et la simulation. Mais une tromperie si facile, si totale, si immédiate ne saurait être l'objet que d'une courte psychologie » (*Ibid.* p. 7).

---

<sup>4</sup> Outre Sartre, c'est aussi la philosophie de Ricœur qui pourrait être utile pour approfondir cette analyse du masqué. Nous pensons notamment à sa réflexion sur le « caché » et le « pouvoir de dissimulation » dans son étude philosophique du volontaire et de l'involontaire. Voir Ricœur (1950, p. 468 et s.).

<sup>5</sup> Le mot « profond » est choisi à dessein pour qualifier le visage, en se souvenant de la proposition deleuzienne selon laquelle « (...) dans le sens et dans le non-sens, "le plus profond, c'est la peau" » (Deleuze, 1969, p. 394).

C'est une sorte de drame identitaire qui se joue alors pour celui qui revêt le masque et choisit de le conserver. Si la dissimulation apporte quelque avantage (notamment celui de mettre à l'abri du psychologue), il s'agit d'une adaptation bien pâle, qui a valeur d'*ersatz* sur le continuum de l'identité. Le sujet choisit un futur – qui durera le temps que durera la mascarade – dans lequel il ne sera plus tout à fait sujet, une temporalité à la valeur existentielle faible, voire nulle :

« La phénoménologie de l'être effectivement masqué, entièrement travesti, est alors pure négativité de son propre être. Il peut s'endormir dans cette négativité, perdre même la conscience de sa volonté de masque. Tout est fait d'un coup : se masquer ou être démasqué est une alternative logique sans aucune valeur existentielle » (*Ibid.* p. 8).

Si nous prolongeons plus loin encore dans « l'analyse spectrale de la volonté de dissimuler » (*Ibid.*), nous observons que cette *volonté d'être autre que ce que l'on est* repose sur un paradoxe, celui de la « *sincérité de la dissimulation* » et du « *naturel de l'artificiel* » (*Ibid.*). En effet, « la dissimulation est systématiquement une conduite intermédiaire, une conduite oscillante entre les deux pôles du caché et du montré. Pas de dissimulation habile sans ostentation » (*Ibid.*). Nous voici donc confronté à un tout autre tableau que celui, charmeur, évoqué au début de notre analyse. Il est en effet bien exact que, lorsqu'il est question d'un champ aussi intime que celui de l'identité, *choisir de se cacher, c'est exhiber sa dissimulation*. Le masque a bien affaire avec le temps, il est bien porteur de rupture, mais cette rupture ne peut rester un moment figé en dehors du temps. Le malheur de la mascarade est qu'elle est vouée à être interrompue par le monde sans masque, celui des visages. La désuétude est inévitable, tôt ou tard les masques tomberont. C'est bien alors, en sus de la rupture, une *discontinuité* du flux identitaire qui voit le jour. Le masque fait effet de dissimulation l'*espace d'un instant* mais, une fois le visage retrouvé, l'on découvre, *a posteriori*, que cette nouvelle identité était bien fragile.

### **3. Autrui et l'« intuition physiognomonique »**

La phénoménologie du masque pose également la question de l'autre ; celui qui regarde l'être masqué, qui, également, peut à son tour *porter le masque*. En effet, « quiconque appréhende l'homme par son masque s'attend à être traité de même en retour » (*Ibid.* p. 151). S'appuyant sur les travaux de Binswanger, qui l'influenceront beaucoup, Kuhn cherche à décrire le « prendre-par-le-masque » (Kuhn, 1957. p. 151 et s.). Dans le bal masqué social, on peut rechercher « tantôt la tendance à se dérober aux regards, à ne pas permettre qu'on lise dans son jeu [...], tantôt c'est au contraire le désir de percer à jour le masque d'autrui. Ainsi le "prendre-par-le masque" s'explique par des raisons diverses et il peut même, si on le considère du dehors, créer des modes de rapports sociaux extrêmement différents » (*Ibid.* p. 152). Nous assistons sur ce point, nous détachant toujours plus du test de Rorschach en tant que tel, à une véritable psychologie sociale, voire une « anthropologie de la relation »<sup>6</sup> qui pose la « condition nécessaire » d'adaptation à autrui : « Tantôt il s'adapte lui-même à son partenaire, tantôt il exige que celui-ci se règle sur lui. Qu'un homme ne soit plus en état de s'adapter à d'autres par suite de la nature de ses rapports avec autrui, voilà qui entraîne en un sens tout à fait caractéristique un trouble de l'aptitude aux rapports affectifs » (*Ibid.*).

Ce qu'il y a d'essentiel avec l'apparition de l'autre en tant que porteur de masque ou en tant qu'observateur de mon masque (ou encore les deux à la fois) est qu'il représente une limite, il est l'entrave à la poursuite de la mascarade : « [...] nous voyons l'existence en tant que forme masquée conduire à une expérience esthétique qui ne peut être que temporaire et contestable puisque, si elle durait et qu'on lui conférât une valeur absolue, elle anéantirait toute forme sociale et toute existence individuelle » (*Ibid.* pp. 154-155). Un monde fait de masques perpétuels et omniprésents serait un monde qui fonctionnerait sans société, car c'est bien le visage qui est la source de l'interaction sociale. La comédie masquée peut apparaître, elle peut même distraire ; mais elle doit avoir une fin, on doit à un moment ou l'autre *dissimuler* le masque. Et ce recours indispensable à l'apparition du visage, Kuhn comprend bien qu'il repose sur le besoin,

---

<sup>6</sup> Nous réservons pour un autre travail le lien qu'il y aurait à nouer et approfondir entre cette évocation du masque chez ces trois auteurs et la phénoménologie du corps et du visage chez Sartre. Nous pensons notamment à la place du processus émotionnel et à la différence que nous avons faite, dans la phénoménologie de l'émotion de ce dernier, entre la magie et la sorcellerie. Nous nous permettons de renvoyer, à propos de ces questions, à notre texte *La magie et la sorcellerie des visages comme socle anthropologique de la philosophie sartrienne* (Englebert, *in press*).



propre à l'homme, d'attribution de significations à son environnement et aux êtres le peuplant :

« Nous retrouvons cette problématique en dehors de toute pathologie : référons-nous tout simplement au besoin "d'interprétation" dans la vie quotidienne qui, entre autres, se manifeste dans la mascarade [...] » (*Ibid.* p. 157).

Dans la mascarade, l'interprétation a quelque chose d'un peu particulier. Le chemin parcouru classiquement par la signification est inversé, et cela nous permet de mieux comprendre pourquoi un monde qui serait exclusivement fait de masques ne serait pas un monde social. En effet, la relation interprète-interprété, en présence du masque, est permutée. Ce n'est pas l'observateur qui attribue une signification à un visage ; c'est le substitut de ce dernier, le masque, qui informe *arbitrairement*. Le masque accomplit le travail de l'être social ; être social en désuétude. L'on impose *une* signification ; l'étape de l'interprétation du visage est rayée. Les traits figés invoquent la colère, ou la joie d'un sourire infini, et toujours selon le mode de la *caricature* associée à la neutralité de la matière se substituant à la peau. Avec les masques, il n'y a pas de véritable interprétation ; il n'y a que des certitudes. L'interprétation de l'homme par l'homme, à travers la médiation des visages, repose sur une autre nécessité qui n'est ici plus présente. Il s'agit de l'essentielle *incertitude*, du « biais d'interprétation », de l'opacité qui maintient la part du mystère social. Ce mystère de la connaissance d'autrui est celui sur lequel repose l'architecture sociale, la possibilité même d'un monde social. Ainsi, la dissimulation derrière le masque empêche cette autre dissimulation, alors « naturelle », et fondamentalement plus complexe, qu'exprime un visage.

Starobinski, également, discute de cette tendance à l'interprétation, que, joliment, il appelle « divination tâtonnante » :

« À chaque instant, nous livrons tous nos secrets, mais à chaque instant renaissent aussi les malentendus. (La vie quotidienne, en dehors de toute prétention scientifique, comporte à tout moment cette compréhension

faillible, cette divination tâtonnante – mais dans le domaine de l’occasionnel et du particulier.) » (Starobinski, 1970, p. 288)

On remarquera dans cette citation l’étonnante mise entre parenthèses d’une phrase complète. Peut-on considérer qu’il s’agit de donner une importance seconde à cette remarque ? Peut-être, à l’inverse, ce procédé suggère-t-il une *mise en évidence*. Quoi qu’il en soit, cette anthropologie de la vie quotidienne, dans laquelle « forces d’identification et [...] forces d’aliénation entrent en jeu simultanément » (*Ibid.*, p. 290), semble prendre une place « à part » ; elle apparaît dépasser le contenu que Starobinski cherche à fixer, sans qu’il ne puisse en faire l’économie. Car, après la parenthèse, il persiste et poursuit son propos sur ce jeu de l’interprétation lorsqu’elle est confrontée à la dissimulation :

« Aurions-nous résolu de nous protéger et de nous masquer, nos secrets seront mieux gardés par la partialité des systèmes trop cohérents qui prétendent nous juger que par nos manœuvres de dissimulation, assez ridicules à l’ordinaire. Nous sommes constamment renvoyés de la clarté à l’obscurité : à ceux qui s’offensent (ou souhaitent) d’être connus, l’on peut toujours démontrer qu’ils demeurent en réalité méconnus ; à ceux qui s’affligent (ou se réjouissent) d’être ignorés, l’on peut toujours prouver qu’ils se trahissent à leur corps défendant » (*Ibid.*, p. 288).

Starobinski nous permet également de préciser que l’« interprétation relationnelle » dépasse bien la simple prise d’information ; nous serions d’ailleurs tenté de penser que la valence véritablement informative est d’importance bien secondaire. L’essentiel est l’inclusion sociale que provoque cette tendance interprétative : « [...] *réalité* complexe, où s’abolit la distinction du subjectif et de l’objectif, et où le sujet se révèle inséparable de son monde » (*Ibid.* p. 290). Bachelard permet de préciser cette étonnante tendance à l’interprétation. Pour ce, il reprend les propos d’Edgar Poe :

« Quand je veux savoir jusqu’à quel point quelqu’un est circonspect ou stupide, jusqu’à quel point il est bon ou méchant, ou quelles sont actuellement ses pensées, je compose mon visage d’après le sien, aussi

exactement que possible, et j'attends alors pour savoir quels penses ou quels sentiments naîtront dans mon esprit ou dans mon cœur, comme pour s'appareiller et correspondre avec ma physionomie » (Bachelard, 1957, p. 9).

Aussi, ce ne serait pas nécessairement nos pensées, nos états d'esprit qui délimiteraient nos grimaces et mimiques, sources d'informations si importantes pour autrui et pour le monde social. Ce sont également ces traits énonciateurs de quelque chose qui fabriqueront nos sentiments et éprouvés. Si tant est, comme nous l'avons déjà proposé, que la signification d'un trait de visage appartient autant à son géniteur qu'à son interprète, nous devons admettre que la sorcellerie d'autrui a une importance bien plus considérable que nous ne pouvions l'escompter ; elle aurait le pouvoir de créer mes « penses », mes « sentiments ». Je produis la grimace, mais la prise de conscience de ce phénomène appartient à l'autre. L'autre est le garant de l'existence de mon visage ; grâce à la signification qu'il lui donnera.

Bien sûr, nous pouvons, en tant que sujets, agir sur cette relation magique. Nous pouvons prendre part au sortilège car, rapidement, nous comprenons qu'« exister pour nous ne nous suffit pas. Il nous faut exister pour les autres, exister par les autres » (*Ibid.*, p. 12). Nous pouvons également ajuster notre faciès. À notre « physionomie naturelle » nous pouvons greffer des « physionomies empruntées » (*Ibid.*). Nous comprenons alors le mécanisme qui nous détermine, la force magique d'autrui sur nous ; et qu'il est possible d'agir en *compagnie* de cette force. Nous comprenons qu'il y a moyen de séduire, d'user d'artifices, de feindre, de jouer la comédie, avec ou sans masque :

« (...) nous voulons maintenant que notre visage ait les artifices du masque tout en étant notre visage vivant. Ce visage qui est le champ même de notre expression, dont tous les traits s'animent naturellement suivant les péripéties de notre conscience, nous voulons qu'il soit le champ même de nos artifices, un résumé de notre volonté de plaire, de séduire, de convaincre, autant de formes subalternes de la volonté de commander » (*Ibid.* p. 11-12).

Si l'on veut synthétiser le propos complexe que nous venons de développer, nous pouvons préciser que c'est bien d'une *physiognomonie* qu'il s'agit. Cette croyance qui consiste à attribuer un caractère, une personnalité grâce à l'interprétation des traits du visage conduit, de prime abord, à une psychologie simpliste en son extrême le plus dangereux. Qu'il suffise de citer les thèses obscures du lombrosianisme. Selon ce point de vue, l'on ne peut que penser avec Bachelard que « les prétentions à la physiognomonie, l'intuition physiognomonique, vont de pair avec une psychologie écourtée » (*Ibid.*, p. 12). Ce raisonnement est bien exact s'il est adressé à une psychologie qui se penserait capable de réellement interpréter le visage sans tenir compte du « biais d'interprétation » ; à une psychologie qui se focaliserait sur la connaissance empirique et objective qui, pense-t-elle, pourrait émaner du visage.

Par contre, il semble particulièrement juste de parler d'intuition physiognomonique si on la contextualise dans une psychologie de la vie quotidienne et de l'intuition que partage tout un chacun ; celle posée par l'homme sur l'homme. Ainsi le sujet masqué a bien raison de se méfier du psychologue si celui-ci cherche à recourir aux mêmes armes que l'homme qui interprète l'homme, et à prendre pour objective une connaissance qui ne sera jamais que pure subjectivité. Le psychologue n'a pas à interpréter le masque, pas plus qu'il n'a à interpréter le visage pour déceler un savoir objectif. Bachelard nous dit d'ailleurs, dans un autre travail, que « l'intuition est un obstacle épistémologique » (Bachelard, 1947). En revanche, le psychologue a à observer le sujet interprétant le monde, les masques et les visages qui l'entourent. Il doit réaliser une épistémologie de cette intuition physiognomonique.

### **3. Première conclusion : du masque au visage**

Au quotidien, nous sommes peu soumis aux masques, on les rencontre peu. Les visages, par contre, sont là, sans cesse. Bachelard nous incite bien vers cette voie qui consiste à relier le visage et le masque : « du visage au masque et du masque au visage, il y a un trajet que la phénoménologie se doit de parcourir » (Bachelard, 1957, p. 8). On sait d'ailleurs que la face qui nous est la plus étrangère, la moins « tangible visuellement », est la nôtre, celle que nous portons. Ce « lieu », si intime et vecteur premier de notre

identité, nous appartient si peu. Il est la propriété de l'autre, et ce n'est pas l'illusion spéculaire ou photographique qui règle fondamentalement l'affaire. On citera Sartre pour préciser cet étonnant paradoxe fondateur de notre identité : « Le malheur c'est que je ne vois pas mon visage (...). Je le porte en avant de moi comme une confidence que j'ignore et ce sont, au contraire, les autres visages qui m'apprennent le mien » (Sartre, 1939, p. 561)<sup>7</sup>.

Ainsi, nous avons montré que l'étude phénoménologique du masque tend naturellement vers celle du visage, selon une logique du *détournement*. Elle procède par le négatif, repose elle-même sur la dissimulation, l'occultant qui suggère un occulté. Le *masque* pose, selon la logique du manque, la question de notre *identité sociale* par la médiation d'une absence, celle du *visage*. Et le Rorschach – rappelons qu'il est ici une méthode plus que l'objet de l'étude – a été, pour Kuhn, Bachelard et Starobinski, le mode d'approche de cette dialectique de l'« occultant-occulté ». Par ailleurs, nous avons ici évoqué une équation se déployant sur plusieurs niveaux. Le *masqué* et son *interprétation* se situent sur plusieurs strates ; c'est ce qui rend leur analyse complexe, mais pertinente. Le contenu étudié est le masque, mais ce contenu doit être lui-même identifié. Nous pourrions dire que nous avons cherché à démasquer la tendance humaine qui consiste à se masquer et à démasquer. Il en va exactement de même pour l'interprétation. Le masque doit-il être interprété ? Il l'est quoi qu'il en soit ; cette tendance à l'interprétation, à chercher le « sens caché », est propre à l'homme. Mais par ailleurs, nous cherchons également, depuis le point de vue épistémologique que nous adoptons dans cet essai, à interpréter cette interprétation humaine du sens. Ce n'est pas le masque que nous avons cherché à interpréter (Kuhn a d'ailleurs insisté sur l'impossibilité d'une telle démarche), nous avons plutôt interprété le sujet interprétant le masque, et le visage. Nous cherchons à démasquer la mascarade plus que le sujet masqué lui-même.

Le Rorschach est le parfait outil pour ce jeu d'interprétation. Ce dernier requiert une « interprétation raisonnable » des « interprétations irraisonnées » (Starobinski, 1970, p.

---

<sup>7</sup> On retrouve dans *L'être et le néant* une formule superposable : « l'autre accomplit pour nous une fonction dont nous sommes incapables, et qui pourtant nous incombe : nous voir comme nous sommes » (Sartre, 1943, p. 394).

276). Soulignons d'ailleurs que H. Rorschach appelait le résultat des verbalisations de la perception du sujet au test par le mot « *deutung* » que l'on peut traduire par « interprétation »<sup>8</sup>. Comme nous le disions au début de notre texte, il n'est pas question ici d'interpréter un Rorschach, mais bien d'observer comment le Rorschach interprète le monde, ce qu'il a à nous dire de l'existence humaine. L'étude phénoménologique du masque interroge donc toute la psychologie en lui rappelant les fondements épistémologiques sur lesquels elle repose en ce qui concerne la recherche de connaissance de l'autre, l'interprétation qu'on lui porte. Celle-ci doit tolérer l'opacité, la dissimulation, les masques qui caractérisent l'existence humaine :

« La psychologie contemporaine n'aime guère la notion de profondeur. Quand il lui arrive d'y recourir, c'est aussitôt pour aplanir la profondeur en une *surface* lisible et structurée. Pour elle, il n'y a en principe aucun mystère, aucune ombre essentielle. Pourtant quand elle explore le comportement des hommes, elle ne peut manquer de se heurter à cette constatation : l'homme est cet être étrange qui aime à se dissimuler derrière les masques, et qui en appelle constamment au prestige du caché. La recherche de Kuhn [...] prouve qu'en face de la volonté d'élucidation du psychologue, l'homme reste toujours possédé d'un trouble désir d'obscurité et de profondeur » (*Ibid.* p. 291- 292).

C'est au fond Bachelard qui synthétisait le mieux cette préoccupation pour ces différentes strates d'interprétation :

« Au fond, un visage humain, c'est déjà une planche de Rorschach »  
(Bachelard, 1957, p. 12).

---

<sup>8</sup> Par exemple : « Das Experiment besteht im Deutenlassen von Zufallsformen » (« L'expérience consiste à faire interpréter librement des formes fortuites ») ou encore « Die deutung der Bilder als Wahrnehmung » (« L'interprétation des images entendue comme une perception ») (Rorschach, 1921, pp. 15-16 pour l'édition originale allemande et pp. 1-3 pour l'édition française de 1947). J.E. Exner abandonnera ce mot pour lui préférer celui de « réponse » (« *response* »). On citera principalement « The response process » (« le processus de la réponse »), l'un des apports les plus incontestables d'Exner, reposant sur l'épistémologie cognitive (Exner, 2003, pp. 161-188 pour la 4<sup>ème</sup> édition américaine et pp. 35-56 pour l'édition française de 1995).

## Bibliographie :

- Bachelard, G. (1947). *La formation de l'esprit scientifique*. Paris : Vrin. 1989.
- Bachelard, G. (1957). Préface. In *Phénoménologie du masque*. pp. 7-14. Paris : Desclée de Brouwer.
- Deleuze, G. (1969). *Logique du sens*. Paris : Éditions de Minuit.
- Englebert, J. (in press). La magie et la sorcellerie des visages comme socle anthropologique de la philosophie sartrienne. In G. Cormann (Ed.) *Études sartriennes*, 17.
- Exner, J.E. (1995). *Le Rorschach : Un système intégré*. (trad. A. Andronikof). Paris : Frison-Roche.
- Exner, J.E. (2003). *The Rorschach: A comprehensive system: Vol. 1. Basic foundations and principles of interpretation* (4th ed.). New York, NY: Wiley.
- Khun, R. (1957). *Phénoménologie du masque*. Trad. J. Verdeaux. Paris : Desclée de Brouwer.
- Ricœur, P. (1950). *Philosophie de la volonté. Tome I : Le volontaire et l'involontaire*. Paris : Seuil.
- Rorschach, H. (1921). *Psychodiagnostik*. Bern : Hans Huber Verlag.
- Rorschach, H. (1947). *Psychodiagnostic*. Paris : PUF.
- Sami-Ali. (1980). *Le banal*. Paris : Gallimard.
- Sartre, J.-P. (1943). *L'être et le néant*. Paris : Gallimard.
- Sartre, J.-P. (1939). Visages. In M. Contat & M. Rybalka (Éds) *Les Ecrits de Sartre*. (pp. 560-564). Paris : Gallimard. 1970.
- Starobinski, J. (1958). Des taches et des masques. *Critique*, 135-136, pp. 792-804.
- Starobinski, J. (1961) Stendhal pseudonyme. In *L'œil vivant*. pp. 231-284. Paris : Gallimard. 1999.
- Starobinski, J. (1970). L'imagination projective. In *La relation critique*. pp. 275-292. Paris : Gallimard. 2001.